

« *Discours sur discours infiniment divers* ». *La Sepmaine de Du Bartas, ses lecteurs et la science du temps*. Textes réunis par Denis Bjaï. Genève, Droz, *Cahiers d'Humanisme et de Renaissance* 127, 2015. Un vol. de 284 p.

Ce volume s'inscrit dans le courant critique des trois dernières décennies qui interroge les rapports entre science et littérature, en particulier dans la poésie de la Renaissance que dominent *les Sepmaines* encyclopédiques de Du Bartas, dont la réputation en France et en Europe à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle est restée inégalée. Les relations entre savoir « scientifique » et littérature dans *La Sepmaine* ont été ébauchées de façon très critique par Albert-Marie Schmitt dans *La Poésie scientifique en France au XVI^e siècle*, relues dans une perspective épistémologique dans le magistral *Dialectique et connaissance dans la Sepmaine de Du Bartas : discours sur discours infiniment divers* (1992) de Jan Miernowski, dans une perspective astronomique dans l'indépassable *La Poésie du ciel en France dans la seconde moitié du XVI^e siècle* d'Isabelle Pantin (1995), enfin envisagées sous l'angle de la philosophie naturelle et de ses implications poétiques dans *La Forme des choses : poésie et savoirs dans la Sepmaine de Du Bartas* (Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009) de Violaine Giacomotto-Charra.

Les relations entre « science » et littérature sont abordées selon trois angles classiques : la « merveille » comme singularité et son rapport aux « lois » ou règles de la nature ; les usages épistémologiques et poétiques de l'analogie et leurs capacités à proposer (ou pas) de nouveaux modes mimétiques de représentation littéraire ; enfin, le statut épistémologique et poétique du mélange des genres, en particulier didactique et lyrique. Sur ces trois questions, le volume offre une diversité de vues frappante.

Merveilles et singularités sont les objets d'étude des deux premières parties, qui les envisagent du point de vue cosmographique large (philosophie naturelle et astronomie), puis de l'histoire naturelle comme description systématique du particulier : ichtyologie, ornithologie, anatomie humaine. Jean Céard donne d'emblée le ton en ouverture du volume. Il interprète les doubles épithètes caractéristiques du style bartasien comme les marqueurs poétiques de la catégorie épistémique de la « singularité ». La singularité n'est pas exceptionnelle ; elle concentre dans le particulier, de façon paradoxale parce que dynamique, des principes de « l'ordre naturel », tels que la transformation des éléments. La science (*scientia*) comme savoir du général et du nécessaire dans l'épistémologie de la Renaissance, et la *copia* rhétorique – ou variété – comme expression des dynamiques de l'invention sont implicites dans cette redéfinition de la singularité qui ouvre des perspectives fécondes pour comprendre les cadres tant épistémiques que poétiques de la *Sepmaine*. À l'inverse, le chapitre de Stephen Bamforth insiste sur le caractère exceptionnel de ce qu'il appelle la merveille ou le merveilleux, qui défie les « règles de la nature » telles que l'homme les connaît. La catégorie du merveilleux comblerait un vide épistémique dans les modèles d'explications disponibles, et soulignerait ainsi les limites du savoir humain au regard de l'omnipotence divine.

La lecture analogique de la singularité sur des modes profondément divers domine les autres chapitres de ces deux parties. Le travail érudit de François Roudaut consacré au soleil chez Du Bartas conduit le lecteur depuis les modèles analogiques géocentriques du soleil centre, cœur, et « âme » du monde jusqu'à leur interprétation théologique. Hermétisme et néoplatonisme ficinien fondant une sémiotique idéale et en particulier mathématique du monde seraient ici en arrière-plan. On retrouve les mathématiques vectrices cette fois d'une efficacité « scientifique » de l'analogie comme structure « sympathique » du réel dans le chapitre de Bruno Lavillatte. Elles permettraient d'évacuer de l'astrologie judiciaire en particulier et de la magie naturelle en général – cette « pratique » de la philosophie naturelle – le soupçon démonique, en en faisant ainsi l'instrument du « progrès humain ». Pourtant, la « cosmographie » bartasienne semble au lecteur bien plus une affaire de « qualité » que de « quantité » (pour

reprandre une distinction de Frank Lestringant), de mise en texte des singularités et de leurs causes que de mise en diagrammes des règles cachées du monde.

La seconde partie envisage la description des dites singularités et leurs usages analogiques sur le mode d'une cosmographie descriptive qui doit beaucoup à l'histoire naturelle en général, et à Pline en particulier, comme le rappelle le chapitre de Sabine Lardon traitant des analogies moralisées de Pline dans le « Sixième jour », qui ouvre la troisième partie et aurait dû clore la seconde. Le chapitre de Denis Bjaï définit avec précision les notions clefs de l'ichtyologie de la Renaissance : *aquatilia* en général, animaux marins de grande taille (*cetus*, *belua*), et monstres qui défont l'ordre naturel. Leurs descriptions mettent en scène la diversité – terme cher aux naturalistes de la Renaissance tels que Belon – structurée par un ensemble de tropes : la similitude entre milieu terrestre et céleste, le paradoxe et sa moralisation. Davantage que l'ancrage d'une leçon théologique, le poisson ou le crustacé est prétexte à trouvaille poétique, sujet d'un exercice de style qui s'inscrit dans la tradition de virtuosité mimétique des petits genres. Le relevé des analogies à fonction morale et théologique dans le discours ornithologique bartasien est le principal objet du chapitre de Jean-Claude Ternaux, que problématise le travail de Paul Smith sur ce même discours ornithologique. Selon Smith, la poésie de Du Bartas affiche son caractère savant, voire scientifique par son recours aux textes des naturalistes contemporains – Belon, Rondelet, Gessner. Cependant, si cette scientificité pâtirait de l'inclusion des oiseaux fabuleux (griffons, phénix), ceux-ci permettraient le glissement analogique depuis un régime scientifique du discours vers celui de la typologie biblique, glissement dont Smith retrouve la structure transposée dans la gravure flamande de scènes bibliques de la même période. C'est enfin sur les différents modes de représentation du corps humain – blason anatomique « didascalique », hymne de la dignité de l'homme, et rhétorique de l'*enargia* – que se penche François Rouget, qui souligne le succès d'une poésie pleinement mimétique : la description bartasienne du corps humain est à la fois analyse anatomique, de l'extérieur vers l'intérieur, du plus grand au plus petit, mais aussi recreation dynamique d'un organisme et de sa croissance, des os à la chair.

La troisième partie envisage les lecteurs de la science de la *Sepmaine* et la question des rapports entre science et littérature sous l'angle du mélange des genres. Violaine Giacomotto-Charra esquisse, à partir du commentaire de Simon Goulart, le portrait d'un « lecteur moyen » de Du Bartas et de son bagage scientifique, soit la « science normale » – largement aristotélicienne, mais aussi au fait des travaux des *novatores*, de Copernic à Patrizzi – que requiert la compréhension des allusions bartasiennes. Comme pour la singularité selon J. Céard, mais cette fois à l'échelle du genre, Nicolas Lombart identifie dans les grands hymnes bartasiens, ces acmés lyriques, des moments de « compression » et de concentration du savoir scientifique, mais aussi de critique épistémique accrue. Quant à Sylviane Bokdam, elle expose les potentialités politiques de la *Dernière semaine*, cette continuation en apparence iréniste, au lendemain de la conversion d'Henri IV, des deux *Sepmaines* bartasiennes par l'ancien ligueur breton Michel Quillan. Là où le genre hexaméral de la *Sepmaine* suppose l'intertexte de la Genèse et la chronologie biblique, sa continuation catholique, prophétique et divinatoire, s'en libère, superposant ainsi de façon polémique divisions confessionnelles présentes et typologie apocalyptique.

V. Giacomotto-Charra souligne que la poésie encyclopédique de Du Bartas n'est *pas* « didascalique » : ses lecteurs n'y apprenaient rien, y reconnaissaient d'abord une science moyenne d'époque. Reconstruire cette « science moyenne » est nécessaire pour comprendre et décrire les rapports entre « science » et littérature chez Du Bartas. Ainsi, est-il juste de limiter la « scientificité » de l'histoire naturelle renaissante à la simple dénotation descriptive et classificatoire ? Les valeurs symboliques et fabuleuses des animaux étaient partie intégrante de leur connaissance pour la Renaissance. De même, l'astrologie judiciaire fait parfaitement partie de l'astronomie ptoléméenne pour la Renaissance : si l'*Almagest* permet la mise en

carte du ciel visible et la prévision des positions stellaires, le *Tetrabiblos* envisage l'influence des corps célestes sur les corps terrestres médiatisée par le cycle saisonnier – croissance des récoltes comme modifications des humeurs du corps humain. Un dialogue plus suivi avec les résultats de l'histoire des sciences de la Renaissance pourrait donc se révéler bienvenu, en particulier en ce qui concerne l'histoire naturelle (Siraisi et Pomata, Cooper). De même, Daston et Park ont souligné les différences notionnelles importantes entre merveille, miracle et prodige dans leur *Wonders and the Order of Nature* (1998), après *La Nature et les prodiges* (1978) de J. Céard. En accord avec un aristotélisme bien vivant, la merveille amorce le questionnement philosophique sur les causes ; elle nourrit la curiosité (voir le travail de Neil Kenny) davantage qu'elle ébahit l'esprit hors du champ du savoir. Au final, c'est surtout la diversité des plaisirs du texte bartasien éprouvés par ces critiques face aux allusions savantes ou aux esquisses et anecdotes « dans le style bas », aux envolées lyriques et aux réécritures bibliques, que leur lecteur emporte.

RAPHAËLE GARROD